

# \*mécina\*

## Les cahiers critiques de Mathilda

Numéro 2

Parutions inopinées

Octobre 2013

### Sommaire :

**Page 1 :** Édito et sommaire

**Pages 2 et 3 :**  
« Alabama Monroe »  
- Élise

**Page 4 :** Parenthèse  
« En ce moment je lis, j'écoute... »

**Pages 5 et 6 :** « La Gifle » - Un geste pour un drame en série

**Page 7 :** Parenthèse  
« Musique, chansons, paroles... »

**Pages 8 et 9 :**  
« Grand Central »  
- Karole

**Page 9 :** Parenthèse  
« Moi je rêve... »

**Pages 10 et 11 :**  
« Jeune et Jolie »  
- Isabelle

**Page 11 :** Bilan et Contacts rédaction

### Édito.

Ça y est, le numéro 1 a vu le jour ! Et s'il s'agit déjà d'un grand pas, l'essentiel reste sans doute de continuer dans cette lancée et d'enchaîner sur le numéro 2... Le voici donc, c'est parti !

Ces dernières semaines, le cinéma m'a entraînée vers des films sur lesquels je ne me serais pas tournée spontanément, mais qui ont éveillé ma curiosité... qui fut amplement satisfaite, ou moins, ça dépend. Je vais vous emmener ce mois-ci à la rencontre d'une femme tourmentée et déchirée, tatouée et mise à nue ; d'une jeune beauté fragile et vacillante, comme une drogue dangereuse ; et enfin d'une graine de femme à fleur de peau, dépassée par ce qu'elle est, et qui presque se consume avant de se découvrir... Et ainsi trois personnages qui portent à part entière ces trois films, vers ce que l'humanité a de plus beau, mais de plus cruel aussi...

### 3 films pour 3 femmes

1. « Alabama Monroe » de Félix Van Groeningen  
**Élise.**
2. « Grand Central » de Rebecca Zlotowski  
**Karole.**
3. « Jeune et jolie » de François Ozon  
**Isabelle.**

# ALABAMA MONROE, de Félix Van Groeningen

**Avec: Johan Heldenbergh, Veerle Baetens, Nell Cattrysse. Scénario: Félix Van Groeningen et Carl Joos, d'après l'œuvre de Johan Heldenbergh et Mieke Dobbels. 1h52. Belgique, 2013.**

**En 2 mots, l'intrigue :** Lorsqu'Élise et Didier se rencontrent, ils s'aiment immédiatement et passionnément. Leur idylle bat son plein jusque sur les planches, où leur groupe de Bluegrass se produit avec succès. L'arrivée impromptue d'un bébé installe et épanouit leur amour, et ainsi Maybelle naît et grandit. Mais à l'âge de six ans, l'enfant développe un cancer...

Comment faire ? Comment faire avec un tel film entre les mains ? L'aimer ? Le détester ? L'oublier ? Pour ma part, tout cela est impossible. « Alabama Monroe » m'a coincée dans une impasse. Je l'adore par certains côtés, et le rejette par d'autres... Franchement, à première vue, et jusqu'à la moitié du film, on l'aime. Empreint d'un grand pouvoir de séduction, il entraîne son spectateur d'une part à travers l'intensité des émotions, et d'autre part grâce à sa magnifique bande originale : les morceaux de Bluegrass du groupe. Le lancement de l'intrigue est une réussite, qui emporte aussitôt dans ce tourbillon d'amour, de passion et de déchirement. On est aussitôt retenu par ce couple vertigineux, cette sublime femme couverte de tatouages, leurs personnalités complexes et un brin effrayantes, leurs rapports charnels et langoureux... Puis cette enfant, adorable pleine de vie, rongée par la maladie... Et

Et le trio ainsi formé : soudé, fort, entouré d'amis.

Un montage virtuose construit l'histoire toute en flashbacks incessants et entremêlés, qui donnent rythme et fluidité au film. Certaines scènes sont tellement bien liées qu'elles en déroutent le spectateur, lui font perdre ses repères... tout comme le sont les personnages à mesure que leur fragile bonheur se délite. Du fait de sa structure, le film casse le suspense pour nous recentrer sur ses protagonistes, et ce qui se passe dans leur tête. C'est alors que très vite, les images s'endurcissent, se corsent. Après une introduction rapide, lumineuse, enivrante, viennent vite les scènes glaciales d'hôpital, d'enfants malades, de larmes qui creusent les joues et grisent les visages. Pas de surprise : le drame est annoncé, et comme dans une tragédie, va inéluctablement finir par arriver. Et en effet, « Alabama Monroe » bascule et s'enfonce dans le tragique... Si globalement les scènes de concerts viennent rehausser le ton, raviver les couleurs, redonner de l'espoir et du baume au cœur, elles sont finalement converties elles aussi en séquences dramatiques, jusqu'à l'excès, à mesure que progresse le film, que le couple se craquèle et s'entredéchire. Ceci appuyé

par le jeu de plus en plus outrancier de Johan Heldenbergh.

D'ailleurs, le jeu des acteurs est selon moi le nœud du film : la transformation des personnages qui s'opère suite au drame scinde ce jeu, et inverse dans une certaine mesure les rôles. En effet, si au départ Veerle Baetens m'a quelque peu gênée dans son statut de femme exaltée et provocatrice, puis de mère courage écorchée, la phase de deuil donne à l'actrice l'opportunité d'en prendre le contre-pied, et de se révéler poignante et désarmante alors qu'elle perd les pédales, ne parvient plus à se rattraper, à se raccrocher à qui ou à quoi que ce soit. Ses yeux retrouvent alors une profondeur, une sensibilité qui frise avec la folie mais qui rend à son jeu toute son honnêteté. Le processus inverse se produit malheureusement pour Johan Heldenbergh... S'il émeut un tant soit peu au début par sa simplicité, sa naïveté, sa spontanéité... et par son tempérament rassurant, responsable et rationnel ; c'est lorsqu'il sort de ses gonds qu'il perd toute crédibilité. Ses sursauts de colère voire d'hystérie sont déroutants, surprenants, laissent perplexe. Il est difficile d'adhérer à ce dérèglement de personnalité, soudain et brouillon. Qui est d'autant plus rattaché à une haine absurde tant elle est invraisemblable contre les potentiels responsables de la mort de sa fille. Mais son petit manège a néanmoins un sens, et non le moindre, que l'on parvient à déceler : son personnage est démuni, désarmé face à son amour qui lui échappe, qui se consume sous ses yeux sans qu'il ne puisse rien faire pour l'en empêcher. Il se bat. et la fin du film le

montre, pour une cause déjà perdue, déjà envolée. L'enfant était la clef du couple, leur force. Sans elle, leur amour est perdu, tout comme eux.

Ainsi donc, malgré les quelques écueils de mise en scène, qui frôlent avec le misérabilisme et le pathétique, le film conserve une force lumineuse, une émotion brute qui prend aux tripes et résonne longtemps. Les séquences chantées illuminent les teintes clair-obscur, tout comme les foulards fleuris ou étoilés noués autour du crâne chauve de Maybelle.

D'autre part, « Alabama Monroe » surprend par sa capacité à nous faire voyager : la musique, les personnages, les costumes nous envoient droit aux États-Unis, mais les paysages, les lumières, les accents nous rappellent aussitôt en Belgique, dans un univers parfois proche de « Bullhead », de Mickaël R. Roskam. Un mélange qui enrichit le film, ouvre et développe sa palette de couleurs.

**À noter :** une interprétation mémorable du titre « The lion sleeps tonight », qui reste pour moi la meilleure scène du film...]

# Parenthèse

## En ce moment...

... **J'écoute** « Le temps de l'amour », de Françoise Hardy, titre que j'ai découvert en regardant « Moonrise Kingdom », un simple petit enchantement, qui partage avec la chanson couleurs, nostalgie, douceur et légèreté. Le morceau se fond avec délice dans le film, pour le relever de sa touche pop et désinvolte. Un univers qui convient mieux à Françoise Hardy, que celui plus récemment de « Jeune et Jolie », dont nous parlerons plus tard...

... **Je lis** « Les trois médecins », de Martin Winckler, suite ou complément des sublimes précédents : « La maladie de Sachs » et « Le chœur des femmes » (un de mes rêves d'adaptation, souvenez-vous...); celui-ci traite d'ailleurs du passé de Bruno Sachs, alors qu'il était étudiant en médecine. Un roman d'une force inouïe, d'une intensité rare, qui suinte le témoignage comme le vécu. Les personnages et leur réseau de complexes relations se dessinent si bien au fil des pages, qu'il est inévitable de les imaginer prenant corps à l'écran... « La maladie de Sachs » a d'ailleurs été transposé au cinéma par Michel Neville, en 1999...

## Retrouvez...

- ✓ « Le temps de l'amour » dans l'album « Tous les garçons et les filles » de Françoise Hardy, 1962, Disques Vogue.
- ✓ « Moonrise Kingdom », de Wes Anderson, avec Bruce Willis, Edward Norton, Bill Murray, Tilda Swinton. Scénario : Wes Anderson et Roman Coppola, 1h34, Etats-Unis, 2012.
- ✓ « La maladie de Sachs », « Les trois médecins » et « Le chœur des femmes » de Martin Winckler, éditions P.O.L, respectivement 1998, 2004 et 2009.
- ✓ « La maladie de Sachs » de Michel Neville, avec Albert Dupontel, Valérie Dréville, Dominique Reymond. Scénario : Michel Neville et Rosalinde Neville, d'après l'œuvre de Martin Winckler, 1h47, France, 1999.]

# « La Gifle » : Un geste pour un drame en série

« The slap », mini-série en 8 épisodes, réalisée par Jessica Hobbs, Matthew Saville, Robert Connolly et Tony Ayres. Avec : Jonathan Lapaglia, Melissa George, Sophie Okonedo, Alex Dimitriades... Scénario : Emily Ballou, Alice Bell, Brendan Cowell, Kris Mrksa, Cate Shortland, d'après un roman de Christos Tsiolkas. 8 épisodes de 51 minutes. Australie, 2011.

**En 2 mots, l'intrigue :** A l'occasion d'un anniversaire, famille et amis sont réunis pour un barbecue. Au cours de l'après-midi, un des invités gifle un enfant qui n'est pas le sien. Chaque épisode développe le point de vue d'un des personnages quant à cet événement et à ses conséquences...

Un geste. Furtif, échappé, déplacé. Et son réseau, sa toile de répercussions. L'idée de « La Gifle », c'est bien de montrer comment un tel événement, à la fois très succinct mais très significatif, va faire basculer tout un tissage de relations, de personnes qui se côtoient de près ou de loin, avec les passés, les non-dits, les liens profonds, les secrets, les quotidiens, les intérêts, les affinités comme les antipathies. Toutes ces choses qui poussent à faire des choses, tous ces minis-éléments qui transforment les destins et les quotidiens, allant même jusqu'à les faire basculer d'un rien...

La construction en épisodes permet d'une part de faire progresser l'intrigue en lui évitant de s'essouffler. Comme une forme de procès où chaque personne s'avance à son tour à la barre, pour plaider, confesser, avouer. Cette façon de nous mettre successivement à la place de chacun permet de nous donner de nouveaux éléments, de nouvelles informations, pour éclairer l'affaire et nous laisser la juger en toute liberté et

connaissance de cause. Ainsi neutralité et subjectivité s'imposent pour nous forcer tant à prendre du recul qu'à se positionner. Et ceci nous amène d'autre part à considérer chaque personne concernée sur un pied d'égalité, d'entendre ses arguments, ses excuses, ses raisons. Pour ne condamner ni ne gracier personne sans fondements.

La série tire de sa structure une grande force, qui est celle de faire évoluer et de densifier nos points de vue et attachements pour les différents personnages. Leurs facettes se dévoilent, leurs caractères se révèlent sous des jours différents, pour nous les faire redécouvrir, et de ce fait nous faire réfléchir en profondeur quant à cette gifle, mais aussi bien au-delà. Lorsque l'intrigue se développe, ce n'est plus le geste que l'on questionne, c'est cet ensemble, ce réseau, ces familles, cette société australienne à part entière, avec son histoire, son passé et son actualité, qui soulignent ses problématiques et ses réalités. La gifle n'est finalement plus qu'un prétexte donnant lieu au portrait d'un univers particulier.

Un enjeu parfaitement illustré et retranscrit à l'écran à travers le traitement des corps proposés. Les

Les nombreux échanges sexuels, verbaux, gestuels... dégagent ce faisceau de passions et de violences, d'amours et de rancœurs qui réunissent et déchirent nos personnages.

« La Gifle » n'a pas la prétention technique ou artistique d'un grand film pour le cinéma, elle a toute la modestie qui convient à sa diffusion périodique à la télévision. Cela en fait un bel objet, juste et net, qui peut affirmer ses enjeux tout en s'épanouissant dans de beaux et délicats plans. On pense notamment à ces cadres qui réunissent deux personnages pour un dialogue, où celui qui parle reste dans le flou de l'image, tandis que celui qui écoute nous renvoie son visage bien net, en premier plan, pour nous percuter de ses expressions et nous faire passer ses émotions.

« La Gifle » montre surtout que si faute il y a, elle est un peu en chacun de nous. Si la gifle a mis le feu aux poudres, la poudre était déjà là, essaimée partout... Tous les personnages sont à la fois victimes et bourreaux, partagent peine, culpabilité, responsabilité et humiliation. Et ainsi toute personne blessée peut ensuite, pour défendre ou se défendre, briser quelqu'un à son tour... ]

### **NB : le mois prochain...**

En parlant de série : je le sais, je l'avais annoncé sur la page Facebook, je voulais chroniquer dans ce numéro la première saison de « Real Humans ». Mais ! Il n'y avait plus de place dans mes colonnes, et je ne voulais pas de ce fait bâcler cette critique. Alors voilà, cela paraîtra dans le numéro de novembre, sans faute !

En effet, il me tient à cœur d'évoquer « Real Humans », une série pour moi inattendue, inclassable, impressionnante ! A priori, je n'étais absolument pas convaincue. Mais non seulement la réalisation est menée de main de maître, en plus l'intrigue prend quasi-immédiatement aux tripes et éveille très vite suspense et curiosité, et enfin tout ceci soulève en toile de fond des problématiques tout à fait actuelles, pertinentes, quelque peu inquiétantes... Vous en saurez plus très bientôt ! Ah, et la saison 2 sera diffusée sur Arte à partir de décembre 2013, alors rattrapez vite les dix premiers épisodes ! ]

# Parenthèse

Et voici notre **moment musical**, avec **l'info** et **la citation** du mois...

## L'info :

Je n'ai pas de preuves formelles, mais je dirais que « Jeux d'enfants », de Yann Samuel, est sans doute le film qui concentre le plus de versions différentes de « La vie en rose » d'Édith Piaf... Revisitée un nombre incalculable de fois, la chanson revient tout le long du film, jouée et /ou chantée, du jazz au gospel, de l'orchestration à l'a capella.

Il est curieux de constater que Marion Cotillard, qui incarne Sophie dans le film, prendra quelques années plus tard les traits de Piaf dans « La même », d'Olivier Dahan. Film d'ailleurs intitulé dans plusieurs pays étrangers « La vie en rose »...

## Une chanson, des paroles :

À l'occasion de la critique du dernier film de François Ozon dans ce numéro, je souhaitais citer un extrait d'une chanson présente et berçante comme une comptine désenchantée dans son beau film « Le Refuge »... La chanson s'intitule elle aussi « Le Refuge », et est signée Louis-Ronan Choisy, qui joue et la joue au piano dans le film.

« Au cœur de la nuit  
Des rivières de plumes  
Des marchants de sable  
Qui marchent dans la brume

Tu m'as dit tout bas  
On t'attend déjà  
De l'autre côté  
Emmène-moi danser »

## Retrouvez...

- ✓ « Jeux d'enfants » de Yann Samuel, avec Marion Cotillard, Guillaume Canet. Scénario : Yann Samuel, 1h33, France-Belgique, 2003.
- ✓ « La vie en rose » dans... tous les best-of d'Édith Piaf ...! (Je n'ai pas réussi à retrouver les références du premier album dans lequel la chanson a été éditée... Veuillez m'en excuser !) Et toutes les reprises, si nombreuses !
- ✓ « La même » d'Olivier Dahan, avec Marion Cotillard, Sylvie Testud, Jean-Pierre Martins... Scénario : Olivier Dahan et Isabelle Sobelmann, 2h20, Britannique, Tchèque et Français, 2007.
- ✓ « Le Refuge » dans l'album du même nom, bande originale du film, de Louis-Ronan Choisy, 2010, Idol/Bonsaï Music ; et le film « Le Refuge », de François Ozon, avec Isabelle Carré, Louis-Ronan Choisy, Melvil Poupaud. Scénario : François Ozon et Mathieu Hippeau, 1h30, France, 2010.]

# GRAND CENTRAL, de Rebecca Zlotowski

**Avec : Tahar Rahim, Léa Seydoux, Denis Ménochet, Olivier Gourmet. Scénario : Rebecca Zlotowski, Gaëlle Macé, avec la collaboration d'Ulysse Korolitski, sur une idée de Gaëlle Macé. 1h34. France, 2013.**

**En 2 mots, l'intrigue :** Gary, un jeune homme au parcours chaotique et incertain, tente comme il peut de gagner sa vie. Il atterrit alors dans une centrale nucléaire, qui embauche sur le tas des « prêts à tout » pour des postes à risque. Gary accepte aussitôt et se plonge alors dans ce décor, peuplé de menaces plus ou moins attendues...

En effet, s'il découvre rapidement la centrale nucléaire où il va travailler, Gary rencontre aussi ceux qui la parcourent et qui en vivent : une troupe de gens regroupés dans des mobil' homes non loin de là. Se dessine un paysage uniforme, par la communauté ainsi formée, qui navigue entre ces vies fragiles et leur mise en danger. « Grand Central » comme un village, qui n'a d'américain que le nom et la référence, mais aussi la portée d'une tragédie... Un village donc, qui ne fait qu'un et accueille tous ceux qui y sont liés par le même turbin.

Cependant la menace plane, suinte, se reprend partout, dans ce climat précaire et angoissant, où chacun court après un piteux quotidien. Ceux qui sont là n'ont pas le choix et tentent, malgré tout, d'être heureux et de construire des lendemains. On se marie, on fait des enfants, on chante... alors que la « dose » (de radioactivité) s'immisce dans les corps de chacun...

Mais quelle est-elle cette menace ? Quel visage va-t-elle prendre ? Elle va justement s'incarner dans un visage, à proprement parlé. Celui d'une femme, Karole, future mariée et sensuelle créature. Gary tombe immédiatement sous le charme, et tout deux s'engagent sur la pente glissante de la passion... Comme une métaphore de la « dose », Karole entraîne Gary dans les méandres du danger, de la dépendance, du trop plein d'intensité jusqu'à l'autodestruction. Tous deux perdent pieds et sont happés l'un par l'autre, comme pris par la drogue.

La menace se concrétise bien là, dans ces corps qui goûtent à l'interdit, au danger, avec tout ce que cela recèle d'attirance, de désir et de plaisir. Continuer à travailler malgré ces vies rongées, ces corps meurtris, parce qu'il le faut bien. Et à côté, l'amour qui prend au piège, et qui déchire, dévore, détruit... tel un déchet nucléaire qui brûlerait la peau.

Le film de Rebecca Zlotowski a cela de subtil qu'il nous parle du cœur de son sujet par un biais détourné, une métaphore poétique et dansante, qui dépeint une réalité, mais aussi des rêves... L'amour contrarié de nos deux personnages renvoie à la vie qui s'immisce partout, même dans un tel



cadre où elle est dénigrée, exploitée, menacée, condamnée. Avec son lot de violences, de douceurs, d'espérances et de joies.

Un film porté par le beau tandem Léa Seydoux (Karole)-Tahar Rahim (Gary), et les douces scènes qui les réunissent sur les bords d'un lac. Ces instants, comme de songes échappés, redonnent à l'humanité son innocence et son naturel, loin des dérives qu'elle peut créer pour se nuire. Et l'opposition de ces scènes d'amour avec celles où Karole et Gary se confrontent, s'affrontent, font écho à la structure même du film et de l'intrigue, qui oppose l'univers froid, glaçant, déshumanisé de la Centrale, et celui apaisé, chaleureux, vivant, émouvant des vies humaines. Une fois sortis de là, enfin la sueur coule, le sang aussi, et puis les larmes, les rires et les mots jaillissent, les corps et les cœurs se lient, les vies respirent quoi !]

# Parenthèse

## Moi, je rêve...

... Ce mois-ci, eh bien mon rêve je l'ai vécu éveillée ! L'on m'a conseillé d'écouter « le fameux Modern Love de Bowie », repris par le groupe Eiffel. Et j'ai été comblée ! Un pur moment, alors allez-y, et rêvez...

<https://www.youtube.com/watch?v=vgrmNRwWQxE>

Et si à cette occasion, vous découvrez Eiffel, c'est le moment ou jamais d'écouter leurs albums : « Tandoori », « A tout moment », « Foule Monstre », et j'en passe... tous édités sous le label PIAS, entre 1998 et 2012.

« Modern Love » est par ailleurs une mélodie très efficace au cinéma, comme nous le prouvent « Mauvais Sang » de Leos Carax (1986), où Denis Lavant entame une course effrénée dans la rue ; et le plus récent « Frances Ha » de Noah Baumbach (2012), lorsque Frances se relève de sa chute et reprend, elle aussi, sa course...

NB : le titre « Moderne Love » est signé David Bowie, et apparaît dans l'album « Let's Dance », édité en 1983 sous le label EMI. ]

# JEUNE ET JOLIE, de Françoise Ozon

Avec : Marine Vauth, Géraldine Pailhas, Frédéric Pierrot, Charlotte Rampling.

Scénario : François Ozon. 1h33. France, 2013.

**En 2 mots, l'intrigue :** Isabelle, 17 ans tout juste, voit l'aube de sa vie de femme tout juste pointer. Mais à peine y a-t-elle goûté, qu'elle s'engage sur le terrain glissant d'une double existence, sage adolescente assidue d'une part, et passes occasionnelles d'autre part...

Un déclic. Surement un déclic quelque part. Qui expliquerait pourquoi soudain, cette jeune fille issue d'un milieu aisé et stable, décide d'aller chercher son argent de poche entre les draps d'hôtels luxueux, entre les bras d'hommes riches et vieux. Cela commence comme ça, sans raison (Isabelle ne gagne pas cet argent par nécessité), et cela continue, comme une sorte de drogue... Elle ne peut plus s'en passer.

Un film étrange, béant, comme un puit qui se creuse et creuse, sans jamais atteindre de fond. Ou comment la vie peut basculer... Par un mot, un geste. On reconnaît bien dans « Jeune et Jolie » une atmosphère propre à Ozon, similaire à celle distillée dans « Le refuge » ou « Le temps qui reste ». Des personnages froids, des environnements froids. Un ensemble relativement glaçant et antipathique... On l'aime dans « Le Regufe » car emprunt de douceur, de déroute, et d'étincelles. On l'aime dans « Le temps qui reste » car exprime la douleur, la rancœur, le désespoir. On l'aime moins, à vrai dire, dans « Jeune et Jolie »... Cette ambiance plate, glauque,

oppressante ôte tout humanisme au personnage d'Isabelle, ôte toute grâce à son beau visage. Son comportement déterminé, droit, intransigeant, presque hautain, nous ôte toute possibilité de la comprendre, de la suivre, de l'accompagner. On ne la condamne pas, mais on reste perplexe. À côté.

Un film intéressant, oui. Qui aborde un sujet important, oui. De manière franche, oui. Certes. Mais après ? Un film grinçant, surtout. Isabelle étant au cœur de l'intrigue, et même le cœur de l'intrigue, la distance de son personnage se propage à tous les autres qui l'entourent... Tout ceci parsemé de scènes de sexe crues, sans grand intérêt, et clos par un dénouement peu convaincant, et peu palpitant. L'actrice est actrice, même son personnage l'est, et l'on ne parvient pas à s'en détacher. Mais l'on ne sait plus quel rôle elle joue, à force de mimiques et de moues. Notre personnage principal est finalement agaçant, et c'est bien embarrassant. Bref, on s'ennuierait presque.

Et ce d'autant plus que l'on ne sait pas où l'on va... Quel est le but, l'issue, le message ? Y en a-t-il au moins un ? Je ne l'ai pas vu ! Une fois le film terminé, non, on n'a pas perdu notre temps... Mais en ce qui me concerne, je n'ai rien senti. Je suis restée de marbre, tout comme le

visage de cette jeune femme, qu'elle baise, qu'elle pleure ou qu'elle sourit...

Dans ce vaste néant d'émotions, la voix de Françoise Hardy nous accompagne, claire et chantante, mais parvient difficilement à alléger et vivifier le propos... Peut-être est-ce lui, qui est trop lourd en soi, et donc si délicat à aborder ? J'avais personnellement préféré l'approche de Malgorzata Szumowska sur le sujet, à travers son film « Elles », où une journaliste (Juliette Binoche) doit écrire un article sur la prostitution estudiantine, et se retrouve confrontée à deux jeunes femmes qu'elle va interviewer. Choquant certes, mais aussi véritable source d'interrogations, de remises en question, de débats... Et même attendrissant, parfois.

Quel dommage ! Ozon m'avait habituée à mieux, à travers ses merveilleuses adaptations de pièces de théâtre, que sont « 8 femmes » et « Potiche », où encore face au poignant « Refuge »... François Ozon je ne vous dédaigne pas, mais je vous attends au tournant la prochaine fois !

[« Elles », de Malgorzata Szumowska, avec Juliette Binoche, Anaïs Demoustier, Joanna Kulig. Film français, polonais, allemand, 1h36, 2012.].]

*\*mécina\**

*Les cahiers critiques de Mathilda*

J'ai traité ce mois-ci de trois portraits de femmes. Trois femmes bousculées et emportées par la vie, dont elles usent et abusent, en risquant l'overdose. La drogue d'Élise pourrait être la vie justement, celle de Karole la dose radioactive, et celle d'Isabelle serait le sexe ? Mais en y regardant de plus près, en nous plongeant dans leurs yeux, nous pouvons y voir l'amour. L'amour qui les chamboule, les trahit, les transporte, les escorte. Toujours.]

Vous venez de lire le Numéro 2 de **\*mécina\***, et c'est formidable ! Du moins j'espère qu'il vous a plu ...

Pour tous commentaires, réactions, avis, suggestions, idées... ou pour recevoir les prochains numéros, envoyez-moi vos messages à l'adresse suivante : [mathildacantat@gmail.com](mailto:mathildacantat@gmail.com) Retrouvez aussi **\*mécina\*** sur Facebook, sur la page du même nom !

La mention « parutions inopinées » signifie que le journal paraît à fréquences aléatoires, selon le temps et les moyens...

L'ensemble de la rédaction et de la mise en page est signé Mathilda.